



*L'idée que l'on se fait de l'"un",
se confond avec l'histoire de la philosophie;
il convient donc de choisir
entre unidimensionalité ou unité,
ou encore : monisme, dualité ou duo, couple, triplicité.*

Réponse de Bernard Duquesne ⁽¹⁾ sur la "triplicité" hégélienne (**)

La réponse que fait Bernard Duquesne à mes commentaires – 4Aa82 – à partir de sa conférence sur la triplicité hégélienne – mais sans doute est-ce de ma faute – porte le débat sur un terrain que je ne souhaitais pas. Il y avait eu *conférence*, il y eut *réaction*... mon objectif n'était pas "*d'avoir raison contre*", et donc de déclencher une riposte point par point, mais bien, comme j'y invitais, à un échange ouvert, autant que possible sans l'utilisation du bouclier du spécialiste. S'il y a des malentendus, ils portent aussi, selon moi, sur la nature du débat. À vrai dire c'est sur la *fonction ternaire* elle-même et non sur une confrontation sur Hegel – qui était un prétexte – que j'aurais souhaité que la controverse s'instaure. Cela dit, je veux bien admettre d'avoir sollicité votre texte, et malmené, dans les détails, une juste compréhension de Hegel...

Mais le seul fait de dénier que Hegel soit, avec Kant et consorts, un philosophe de la rupture en dit long sur, cette fois, une divergence qui, effectivement, nous sépare à cet endroit. Encore une fois, ce n'était pas tant de la pensée de Hegel dont il était question, mais de la pensée tout court... donc sur l'ordre ternaire.

L'émergence d'un tiers-terme intégrateur est, me semble-t-il, autrement plus féconde que l'autogénération de Hegel... bien que les deux concepts soient assez proches par certains aspects? D'autre part, – on ne peut rien vous cacher – : « revenir plus bas que le mal », correspond pour moi, dans le domaine de la pensée, à revenir sur bien des points en deçà de la Renaissance... non pour arrêter là le cours de la pensée, mais pour renouer avec les deux millénaires qui sont souvent passés par profits et pertes, et aller de l'avant !

M.M.

Dans ma communication [...] au Colloque international du C.E.S.H.E., tenu à GAP, j'ai cherché d'abord à faire comprendre pourquoi la pensée philosophique, dans sa totale autonomie, après avoir considéré l'Absolu comme l'Un (l'Orient et Parménide), puis comme aussi le Deux (de Héraclite à Aristote), avait abouti à la nécessité de le considérer encore et en plus comme le Trois. J'ai ensuite insisté sur le parallèle entre ces trois positions et les religions que sont le Bouddhisme, le Judaïsme et le Christianisme. J'ai encore étudié

longuement la reconnaissance de la nécessité d'un troisième terme, par Socrate implicitement, explicitement par Platon et surtout Aristote, sans que ces philosophes aient pu le penser, c'est-à-dire en produire le concept, parce que leur pensée (art de se servir de la *dianoia*, art inventé par Socrate, maîtrisé par Platon, conceptualisé par Aristote, resté incontesté jusque Descartes, art qu'on peut appeler la dialectique antique), reposait sur la dualité (la séparation, et pas seulement la distinction) de l'affirmation (première) et de la négation (seconde), si on préfère, de

(*) Études explicitant (** **), illustrant (**) ou étant en rapport avec (*)... le paradigme ternaire.



l'identité et de la contradiction (c'est-à-dire de la non-identité), dualité considérée comme condition nécessaire de toute pensée humaine exprimable en un discours, c'est-à-dire communicable. J'ai enfin expliqué que seul, Hegel, en brisant cette séparation par le concept d'auto-négation, parvenait à penser ce troisième terme en le révélant comme relation du premier (l'Un) au deuxième (le Deux), et non du deuxième au troisième, comme votre sous-titre « De la dualité à la triplicité » semble le faire croire (pages 4/6 et 5/6, ce qui rend la suite de ces pages sans objet). **[curieuse remarque, puisque le passage de la dualité à la triplicité est précisément ce que vous venez de fort bien résumer...]**

Il s'agissait donc pour moi de défendre une conception trine de l'ordre du monde, et aussi de l'homme, fondée sur une notion trine de l'Absolu, qui correspondait à la Trinité Chrétienne : religion vraie et philosophie vraie ne peuvent que se rencontrer dans et par une même notion de l'Absolu, s'il s'agit de comprendre le monde où nous vivons. Votre volonté marquée d'une philosophie ternaire (page 6/6, dernier sous-titre) me fait penser que nous sommes d'accord sur l'essentiel. Pourquoi alors votre commentaire ? **[tout simplement pour indiquer les différends et déclencher le débat]**

Notre désaccord de méthode.

Il me semble (mais vous me direz si je me trompe) que, pour développer cette ternarité, vous voulez revenir en deçà de la Renaissance **[voir introduction]**, alors que ma position est de lire, afin de les comprendre, les philosophes qui l'ont suivie, en particulier Hegel, pour pouvoir juger ses successeurs. Après Hegel, certes, nous avons été habitués aux retours à... Retour aux présocratiques de Nietzsche, retour à Platon, voire à Plotin, de Husserl, retour à Parménide de Heidegger... Alors, pourquoi pas un retour à la philosophie médiévale ? **[certes !]** Je suis prêt à tout retour à... si les auteurs qui ont succédé à

ce à quoi on retourne, se révèlent, à l'examen, réellement indéfendables. **[pourquoi cette condition ?]** C'est semble-t-il votre position, puisque les quelques auteurs que vous citez (Descartes, Kant, et bien entendu Hegel) n'ont apparemment pas votre faveur. Il se peut que vous ayez raison de les rejeter et, de vous (philosophe) à moi (philosophe) je vous assure que je ne me reconnais ni kantien, ni cartésien, ni même hégélien. Simplement, je me veux philosophe, et seulement **[?]** philosophe, ce qui veut dire que je ne m'intéresse à, et ne prends au sérieux que, ceux qui se sont également voulus tels, et que j'essaie de les comprendre. Par conséquent je leur reconnais, ainsi qu'à vous, le droit de ne pas penser comme moi, et revendique le droit de ne pas penser comme eux et vous **[cela est très relatif]**. Mais à une condition : avoir d'abord fait l'effort de les comprendre (et donc de vous, et de me, comprendre) sans faire dire à quiconque ce qu'il ne dit pas. **[d'accord, mais pourquoi étudier ce qui n'a pas abouti ?... pourquoi, l'impasse mise à jour, ne pas revenir où l'on s'est fourvoyé, et prendre un autre chemin]**.

Idéalement parlant, nous serions donc d'accord si pouvait être levée une série de malentendus, dont certains sont si triviaux que je n'en citerai que deux exemples.

A) Malentendus généraux

1) Sur Parménide

D'une part, Parménide parle de l'étant (to on) et non de l'être (to einai) : « l'étant est, et il est impossible qu'il ne soit pas » comme vous auriez dû l'écrire page 2/6, colonne de droite, dernier paragraphe.

D'autre part, (page 4/6, colonne de gauche, « la raison absolutiste »), c'est lui, Parménide, comme je l'ai longuement expliqué dans la première partie de ma communication, qui, le premier, vingt et un siècles avant celui que vous ci-



tez, remarque que le philosophe s'étant (en la personne de Héraclite) posté sur la berge (du Fleuve-Cosmos) pour penser, a oublié de se (regarder) penser, oubli qui l'a amené à confondre l'Absolu-Un avec le Cosmos-Deux, donc à emprunter la mauvaise voie, la seconde ; bien entendu, (page 3/6, colonne de gauche, paragraphe trois) Hegel n'emprunte pas cette voie (voie qui est la synthèse par Parménide de la philosophie de Héraclite, qui se donne donc pour l'adversaire de ce dernier, sans qu'il soit besoin pour lui d'être « donné » comme adversaire de Héraclite comme vous le dites en 2/6, colonne de droite, dernier paragraphe) sinon Hegel serait un disciple de Protagore, et de Hume, qui eux, certes, l'empruntèrent (décidément, après un siècle et demi, le contre sens du Père Gratry a la vie dure...) ; Hegel serait alors resté un défenseur d'une des formes du mauvais dualisme que nous combattons, et on ne parlerait plus guère de lui. Curieusement pourtant, à ce moment-là vous ne lui faites pas ce reproche, qui découle pourtant de ce que vous dites...

Vous avez cependant raison de continuer (page 4/6, « la raison absolutiste ») « la pensée deviendra autonome, et, indépendante, elle s'absolutisera », mais cela concerne encore Parménide, donc la première (et bonne) voie, qui découvrira que se (regarder) penser est se découvrir soi comme Un dédoublé, en repos, étant au sens fort, et non plus seulement apparaissant, comme je l'ai expliqué dans la première partie de ma communication. Parménide conclut, très correctement encore, explicitement que, pour ce soi-Un-dédoublé, étant au sens fort, « c'est une seule et même chose que être – un étant – et être pensé » et implicitement que, pour ce soi pensant non (encore) dédoublé (l'Absolu auquel renvoie le précédent), c'est une seule et même chose qu'être (non un étant, mais l'acte qui fait exister, être, tout étant) et penser. Le premier s'appelle en Orient « atman »,

le second « brahman », ce qui nous renvoie au lieu commun oriental qui considère l'Absolu comme indépendance (et non autonomie), indétermination (et non autodétermination), inqualification, etc. et indique l'origine de la théologie négative. Tout cela était explicite dans ma communication, sauf cette dernière référence de vocabulaire.

2) Sur Descartes

Rien de ce qui précède ne concerne évidemment Descartes, qui retrouve (Troisième Méditation) le lien indestructible de l'atman (Je, c'est-à-dire Un dédoublé faisant l'expérience de son dédoublement dans le cogito, à la suite d'ailleurs de saint Augustin) au brahman (Un non-dédoublé, devenu Infini-Actuel), puis, l'inaccessibilité du second au premier, puis l'incarnation du premier ; qui n'aperçoit ensuite l'essence de l'homme (atman incarné) ni dans le premier, ni dans le corps, mais dans leur union, impensable par le premier, pensable seulement par le second, Infini-Actuel-Créateur. Pour Descartes, la pensée finie de l'homme s'apparaît à elle-même d'abord binaire, mais elle se heurte ensuite à l'essence de l'homme qui se révèle à elle ternaire, et accessible seulement à la seule pensée infinie de son créateur infini. C'est pourquoi Descartes (je vous cite car là vous avez raison) « fixe l'âme dans la glande (pinéale) située au centre du cerveau », car l'anatomie de son temps ne connaissait pas d'autre partie asymétrique (donc non dédoublée) du système nerveux. Mais cette âme est dans le langage de Descartes « mens sive anima » car le dualisme de Descartes rejette l'âme (principe des vivants, forme du corps) mais non l'esprit, substance pensante. Descartes rejette, comme vous le savez, toute vie, tout mouvement non réductible à du mécanique. Le troisième terme, nécessaire pour concevoir une interaction de cet esprit et de ce corps, qui n'ont en commun que l'existence, le fait d'être des



étants, est postulé, mais reconnu inaccessible à la pensée humaine finie.

J'ajoute, pour achever ce point, que, même en rectifiant par la substitution à Descartes (ici non pertinent) de Parménide (ici pertinent), nous sommes à mille lieues de Kant (d'ailleurs, aucun penseur allemand n'a jamais parlé de « Lumières » mais seulement d'« Aufklärung », ce qui est fort différent) et à des années-lumières d'un quelconque esprit d'idéologie (mais quelle est donc ici l'acceptation de ce terme ?) **[produire la vérité]** Il reste néanmoins que (excusez, je vous prie, mon vocabulaire anachronique) Parménide identifie la raison humaine et l'Absolu-Un, car elle est pour lui (et les Orientaux) l'Absolu-Un, mais dédoublé ; cela détruit certes son indépendance vis-à-vis de l'Absolu qu'elle est, en détruisant toute transcendance de lui pour elle et c'est précisément la grandeur de Descartes (certes après les Stoïciens, mais pour des raisons fort différentes, et aussi sous l'influence de Saint-Augustin, mais à ce sujet plus théologien que philosophe) que d'avoir reconnu et prouvé par voie purement philosophique, la limite de la pensée humaine, sa finitude, sa radicale séparation de l'Absolu, si on préfère, l'autonomie totale de ses actes dans la dépendance totale de son existence d'une part, et la transcendance totale de l'Absolu d'autre part.

3) Sur la rationalité

Au sujet de la formule qui semble vous étonner « tout ce qui est rationnel est réel » **[esprit d'idéologie]** (à laquelle il faut d'ailleurs joindre la réciproque si on veut y comprendre quelque chose, je comprends votre incompréhension. J'ai d'ailleurs entendu cette phrase, sans apparemment qu'il la sût de Hegel, de la bouche du Père A. Boulet, lors d'une conférence prononcée le 11 novembre 2003 au colloque du C.E.S.H.E. à Mouveaux, Père qui la déduisait du Verbe créateur, en ayant fort bien compris, comme Hegel et tout philosophe, grec ou non, que la

rationalité du monde ne renvoie à la raison humaine qu'en renvoyant d'abord au Logos-Verbe, dont la raison humaine procède, ce qui lui rend accessible la rationalité du réel.

Il me paraît donc, somme toute, assez facile de lever de tels malentendus par une lecture sérieuse des auteurs concernés. Je reconnais que c'est un peu moins facile (vous m'avez d'ailleurs cité à ce propos) lorsqu'il s'agit de Hegel, pour qui une telle lecture n'est que nécessaire, car cet auteur nous invite à penser d'une autre manière.

B) Malentendus sur Hegel

1) Sur « thèse-antithèse-synthèse »

Il faut d'abord en finir avec des lieux communs fantaisistes telle cette triplicité aussi célèbre que déplacée. Elle est peut-être fichtéenne, mais n'apparaît ni dans le texte ni dans la pensée de Hegel. Elle est utilisée par certains de ses commentateurs, par exemple Kojève, lorsqu'il s'agit de l'Histoire de la philosophie, non de l'exposé (qui clôt cette Histoire, donc n'est plus historique) du Système du Savoir. Le raisonnement « difficile » en question ne concerne pas du tout un tel contexte (vous ne trouverez rien dans ma communication qui puisse permettre, ne serait-ce que de l'envisager) mais seulement la réponse à la question, sur laquelle j'ai longuement insisté, posée dans le Parménide de Platon, mais qu'aucun penseur n'a su résoudre avant Hegel, de savoir ce qui « ni n'est, ni n'est pas, c'est-à-dire n'est ni étant, ni *non-étant* (si on veut néant) » et j'ai justifié sa difficulté en précisant qu'elle était celle de toute pensée métaphysique, c'est-à-dire qui s'accomplissait au-delà des Catégories, en deçà desquelles s'accomplissait tout autre pensée.

Ce qui me permet d'aborder le point essentiel qui concerne la pensée hégélienne. Cela renvoie à la page 4, colonne de droite.



2) Sur le formel

Il faut d'abord se souvenir que, avant Husserl, on ne parle guère de « logique pure » ; je lis donc « logique formelle ». Il va de soi que, si je me trompe en faisant ainsi, vous ne manquerez pas de me le dire, ce qui m'amènerait, en conséquence, à modifier une partie de ce qui suit. La démarche logique de Hegel, comme d'ailleurs celle de Kant, admet comme étant achevée la logique formelle que le Moyen-Âge nous a laissée, et est, en langage aristotélicien, une étude des Catégories, et en langage kantien, une logique transcendantale. Il en découle :

1) que – je vous cite – l'idée que « l'être nie le non-être » (il aurait été plus juste d'écrire : être est se nier soi-même) dont bien évidemment aucune des deux occurrences du mot « être » n'est la copule, ne concerne ni la logique formelle, ni quoi que ce soit de grammatical, ou alors les concerne aussi peu ou tout autant que - x - = + par exemple.

2) que ce que Hegel appelle « Logique » est la science discursive du rapport de l'étant en tant qu'étant à l'être, science permettant, sur la base de cette différence, de déduire de l'être les catégories, qui n'étaient alors connues que de façon contingente. Penser le rapport de ces catégories à leur prédicat commun, l'étant, est remonter à l'Absolu (l'être) pour les en déduire ; cette tâche métaphysique, en tant que méta-catégoriale, Hegel pense l'avoir menée à bien en un discours exposant ce que les philosophes grecs appelaient « Logos », Raison qui fonde, ordonne et gouverne tout (et non la raison humaine, « logismos »). La métaphysique, ainsi transformée en un discours exprimant le Logos, peut parfaitement être appelée « Logique ». Hegel pense ainsi avoir réussi là où Aristote n'avait proposé que des recherches, certes brillantes, mais sans unité déductive, baptisées par lui « Les (écrits)métaphysiques », parce qu'il pense avoir le premier explicitement distingué *on* et *einai*, ainsi que leurs négations, et accompli ce « rai-

sonnement difficile », car au-delà des catégories, que j'ai tenté de reconstituer dans ma communication. Il suffit d'ouvrir la table des matières de son *Encyclopédie des Sciences Philosophiques en Abrégé* pour voir que cette Logique ne devient formelle qu'au § 163 (et le reste jusqu'au § 193) pour être ensuite logique (simplement objective) des sciences positives (§ 194 à 212) et enfin relation de ces deux abstractions : immédiate en tant que vie, médiante en tant que connaissance, absolue en tant que sagesse, dans ses derniers paragraphes.

3) que la prétendue – et éminemment surprenante ! – non-distinction (fin de la page 5/6 et page 6/6 lignes 1 à 3) par Hegel de la pensée discursive (*dianoia*) et de la pensée intuitive (*nous*) c'est-à-dire les deux actes de la pensée réfléchie humaine (*phronesis*) capables de l'amener à la vérité, n'est qu'un malentendu. Je ne peux que vous renvoyer, pour vous rassurer à ce sujet, à ce qui suit le § 577 de cette même *Encyclopédie...* Cela vous ôtera toute crainte d'un éventuel formalisme qui exclurait toute intuition de quelconques contenus.

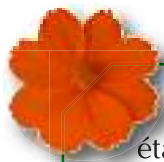
C) Sur le rapport de Hegel à Aristote

Dans ces conditions, la confrontation des concepts aristotéliciens et d'un Hegel rectifié aboutira à des résultats fort éloignés de ce que vous proposez, concernant la puissance et l'acte, la négation, la philosophie elle-même. Je considère ces trois points dans l'ordre.

a) Sur la puissance et l'acte.

1) Aristote

Il s'agit là d'une dualité, contre laquelle, vous en conviendrez sans peine, il faut d'autant plus lutter, que la notion d'acte (intraduisible en grec) n'existe pas, ainsi que vous le savez, chez Aristote. Pour le Philosophe en effet, être (être un



étant) est actualiser une puissance vers une actualité (*entelecheia*, que Tricot traduit souvent par entéléchie, qui veut dire état de ce qui est dans sa fin), le mot actualisation traduisant *energeia*, état de ce qui est en activité, trois termes et non deux constituant l'acte d'être, puissance traduisant évidemment *dunamis*). La métaphysique a alors pour tâche d'analyser cette actualisation, donc de remonter au-delà de l'étant abstrait, pris en tant qu'étant.

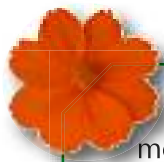
Il en découle, du point de vue du phénomène, que l'actualisation est devenir, mouvement ; que la puissance est matière ; que l'actualité est forme. Par exemple, pour un cheval, la puissance-matière est corps ; l'actualité est âme ; l'actualisation est vie. Un étant est donc un composé de matière en mouvement vers sa forme, et donc de forme, devenant cette forme, jusqu'à disparition de cette matière devenue forme (la mort), sauf s'il s'agit du cosmos dont la puissance indéfinie est inépuisable et tend indéfiniment vers sa forme, la forme des formes (tout comme le cosmos est composé des composés des composés, et sa matière la matière (première) des matières (secondes) donc est sempiternel. Mais pourquoi la puissance-matière s'actualise-t-elle (se meut-elle) ? Pourquoi ne reste-t-elle pas pure puissance-matière immobile ? Pourquoi ce mouvement ? Pourquoi ce cosmos ? Parce qu'il y a, dit Aristote, un moteur (immobile sous peine d'indéfinie répétition de la question, donc hors du temps et du mouvement, donc éternel) qui fait du cosmos un étant contenant tous les *étants*, qui le fait, donc, actualiser (par son mouvement) sa puissance-matière vers son actualité-forme, c'est-à-dire ce premier moteur lui-même immobile. En un autre langage, théologique, tout part de Dieu, et tout retourne à Dieu. Que l'étude (métaphysique) de ce premier moteur immobile le révèle finalement par une *théoria* (*noesis noeseos*, voir la fin de *l'Encyclopédie...* déjà citée) au Sage comme pure actualisation (*energeia*, simplifiée

en acte pur par certains traducteurs) ne nous concerne pas ici, sauf pour comprendre que le fondement du mouvement, donc de ce qui est, c'est-à-dire de l'étant (et ce fondement est l'être) ne se révèle qu'à l'intuition du Sage.

2) Hegel

De son côté, Hegel considère que l'actualisation est autonégation, donc que la puissance est non être, l'actualité être, donc que nécessairement et sempiternellement toute puissance est négation de soi (un soi négatif) donc s'affirme comme actualité, c'est-à-dire devient ce qu'elle était en puissance (en soi) en actualité (pour soi), cela en un devenir où elle est à la fois en puissance et en actualité, en et pour soi, donc où elle s'actualise. Hegel se borne donc à indiquer le fondement du mouvement d'actualisation, donc de l'étant, fondement ignoré d'Aristote, en l'exprimant dans le discours : et ce fondement est identité de l'être-actualité et du non être-puissance et de la négation-actualisation, qui rend cette actualisation, donc le mouvement, donc le cosmos, nécessaire. Permettez-moi un exemple.

L'enfant est adulte en puissance, c'est-à-dire qu'il n'est pas adulte pour soi, car pour soi, il n'est qu'enfant, il n'est adulte qu'en soi (si on veut, pour nous, philosophes, qui en parlons). Et c'est parce qu'il n'est pas en soi (c'est-à-dire adulte) ce qu'il est pour soi (c'est-à-dire enfant) et qu'il n'est pas pour soi (c'est-à-dire enfant) ce qu'il est en soi (c'est-à-dire adulte) qu'il est en vérité, véritablement et réellement, considéré comme *ontos on*, comme le dit Platon, à la fois en (soi) et pour soi enfant devenant adulte, c'est-à-dire en croissance, enfant actualisant (par négation) sa puissance (négative) d'adulte. Croître est donc pour l'enfant nier sa puissance d'adulte, elle-même négatrice de l'enfance, c'est-à-dire l'actualiser : c'est donc seulement parce qu'il nie la puissance de l'état d'adulte qu'il est, qu'il croît. Sans cette négation, il resterait indéfiniment enfant, sa puissance d'adulte ne s'actualiserait jamais d'elle-



même, tout en étant toujours actualisable. De même que, si le jour ne nie pas la nuit, ils peuvent exister ensemble, ce qui ne se produit pas, même aux pôles. Il en est encore de même pour la santé et la maladie, pour le calme et la tempête. Peu importe ici qu'on ait des contraires (enfant-adulte ; présent-passé) ou des contradictoires (les autres cas que vous citez), leur point commun : ne pas être si l'autre est, suffit. Rien de tout cela n'a évidemment de rapport avec la renonciation, acte subjectif qui regarde la morale, non la métaphysique, qui étudie ce qui est méta-subjectif comme méta-objectif.

Il est donc faux de dire que, entre la puissance et l'acte (ai-je raison de lire l'actualité ?) s'intercale une « alternance axiomatique entre être et non être » car, primo rien ne s'intercale entre une puissance qui est non être, c'est-à-dire être, c'est-à-dire auto négation, c'est-à-dire affirmation, ou actualisation de soi (contingente pour le discours chez Aristote, faute du « travail du négatif » qui la rend nécessaire chez Hegel) vers son actualité, résultat de cette actualisation, et autre chose, puisqu'il n'y a rien (d'autre) que ces trois termes, une fois reconnue la puissance comme non-être, c'est-à-dire être, c'est-à-dire autonégation, c'est-à-dire affirmation, ou actualisation de soi, vers son actualité... Vous avez compris le cercle... Vous voyez qu'il n'y a rien d'autre que l'autonégation, dont les termes séparés par l'entendement lui apparaissent comme puissance et actualité, avec la nécessité d'un tiers, l'actualisation mais alors seulement contingente pour sa pensée. Secundo, il s'agit d'ontologie, non d'axiomatique, dont le côté formel n'a rien à voir avec le présent propos.

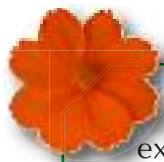
3) Généralisation à la philosophie

Enfin, voilà que, par surcroît, le passage d'Aristote à Hegel modifierait l'idée de la philosophie ? Avant d'en discuter (quoique je répugne à me citer) je vous renvoie à l'introduction de ma communication (qui distinguait philosophie

et théologie) et au début de sa première partie, concernant l'apparition, avec Thalès, de la philosophie à partir de la religion. Comme, de plus, et pas plus que vous je suppose, je ne prends « pour argent comptant » votre plaisante inversion de la formulation d'une idée de Kant (idée, d'ailleurs, que tout un chacun est invité à remédier, par la relecture de la première grande œuvre publiée de Hegel, Foi et Savoir, que cette idée a inspirée) je ne souscris évidemment pas à ce qui suit, le faux n'y impliquant évidemment pas le vrai. La philosophie n'est pas une science positive qui s'appuierait sur des « principes préétablis antérieurs... ». En tant que métaphysique, elle traite justement, pour le Philosophe, des « Premiers Principes », c'est-à-dire des principes qui ne supposent rien d'antérieur à eux. Enfin, rien de tout cela n'a le moindre rapport avec la distinction du nous et de la *dianoïa*, car, pour Aristote comme pour Hegel, le premier parachute toujours l'exercice de la seconde.

4) Sur le rapport à l'Absolu

Quant à mettre le non être à la place de dieu (évidemment le Père... ou alors je ne sais plus que penser), comme le non-être est aussi l'être, et la négation, donc l'autonégation qui engendre toutes les catégories qui constituent le Logos (si l'on veut, l'idée du bien et les grands genres de Platon, ou la forme des formes et les catégories d'Aristote), si on préfère le Verbe, cela n'a pas gêné Hegel, qui ignorait la traduction-interprétation de Fernand Crombette, ni Fernand Crombette qui, sans préoccupation métaphysique, et sans doute dans une absence d'intérêt pour la distinction du formel et du transcendantal, ignorait le fondement logique de sa traduction-interprétation. J'avoue que cela ne me gêne pas non plus. Il est vrai que cette pensée spéculative, qui se veut expression discursive de la *théoria* aristotélicienne, ne repose plus sur la séparation de l'identité et de la contradiction (donc du tiers



exclus) ; cela lui permet de déterminer la pensée discursive qui repose sur cette séparation comme pensée de l'entendement, en se déterminant au contraire elle-même comme pensée de la raison, ce qui par conséquent, renouvelle l'idée de pensée absolue. Mais il faut faire la preuve qu'on maîtrise cette pensée spéculative de la raison pour dire, en ayant quelque chance d'être pris au sérieux, qu'elle est, ou n'est pas, la pensée absolue. En ce qui me concerne, je ne m'y risquerai pas, sans discussion préalable de l'essence de cette pensée absolue. Enfin, je ne vois pas davantage en quoi tout ce qui précède ferait risquer de mettre la raison « à la place de la foi » j'ai même expliqué le contraire en évoquant Saint Anselme qui a remplacé l'hypothèse grecque du Logos Absolu, par l'impossibilité chrétienne de ne pas le penser comme étant dès qu'on le considère comme infini parfait, c'est-à-dire par la foi en lui.

b) Sur la négation

Le premier paragraphe retombe dans la confusion ontico-ontologique ; l'apparition d'un étant est actualisation d'une puissance, c'est-à-dire autonégation d'un en soi, et sûrement pas abolition de son absence (absence de qui ?) abolition qui n'en est qu'une conséquence. Si d'aucuns nomment l'apparition d'un étant « création », cela concerne peut-être Descartes et certains théologiens, mais pas, par exemple, Leibniz, et d'autres théologiens : la question de la création continuée ou en un acte unique, n'est pas abordée par ma communication. J'ajoute au passage que je me demande ce que penserait des paragraphes 2 et 3 l'auteur du *Traité de l'âme*...

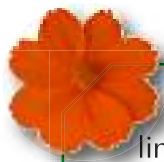
c) Sur le troisième point

Le début du paragraphe 3 présente un assez surprenant mélange. La philosophie positive (Comte ?) libérale (Montesquieu ? Locke ?) relativiste (sophistique ? sociologique ?) subjectiviste (Sartre ?) absolutiste (??? la métaphysique traite de l'Absolu...) et finalement athée (Epicure ? Les

marginaux que sont Feuerbach et Stirner ? Ou des prétendus marxistes, comme le second Sartre ? ou alors l'École de Francfort ?) ne doit pas selon vous, s'occuper de l'être. Une fois encore, rassurez-vous ; tous ceux que je viens de citer, auxquels je suppose que vous pensiez, s'accordent au moins sur un point : le mépris de la métaphysique. Ils n'ont donc pas attendu votre demande pour la satisfaire. Quant au propos de Benoît XVI, rappelant la nécessité de rééquilibrer la pratique et la théorie, le sujet même de ma communication montre que j'y souscris totalement, mais il n'a pas de rapport avec la manière dont je l'ai traité.

Vous achevez par une allusion à ce que j'aurais dit – en substance – au cours de la discussion qui a suivi ma communication. Je n'ai bien sûrement pas prononcé le propos cité en italique, car Hegel ne fut pas homme à succomber à quelque tentation intellectuelle, et il n'y a de philosophie que rationaliste (mais il ne faut pas confondre Raison-Absolue, Logos, Verbe, et raison humaine, *logismos*, ni en cette dernière, explicitement depuis Hegel, raison (*Vernunft*) et entendement-intelligence (*Verstand*), comme l'avaient illustré des penseurs aussi différents que Platon, Descartes ou Kant, qui, chacun à sa manière, limitent rationnellement le domaine de la raison humaine. À ce propos, certes, Husserl, au sujet de Kant, parlait de « couardise de la raison » ; je reconnais là, volontiers, une outrance ; mais il me semble être d'accord avec Hegel pour penser que c'est à la fin, et non au début de sa recherche que la raison humaine, même devenue avec Hegel spéculative, doit reconnaître, si elle les rencontre, ses limites, et en rendre raison, comme avaient su le faire les entendements de Platon et de Descartes.

Quant à la philosophie actuelle, qui serait née d'une rupture, je ne vois pas très bien à quoi vous faites allusion... Actuellement, depuis Heidegger, Weil, Kojève, qui procèdent de Hegel, je ne discerne, au de-là d'Universitaires tous talentueux, et dont nous connaissons les noms et quelques œuvres (par exemple Schmidt, Strauss, Aron, Po-



lin...) que des penseurs partiels, parfois décousus, parfois intéressants sur certains sujets précis (par exemple Henry, Derrida) mais ne présentant pas à la fois la solidité conceptuelle, et la totalisation suffisantes pour être réellement pris en considération. Et les auteurs qui procèdent de Nietzsche, ou des sciences humaines (Lyotard par exemple) ne revendiquent même plus, à l'instar de Nietzsche d'ailleurs, le statut de philosophes.

Comme vous le dites à juste titre, la philosophie doit insister – et plus encore si c'est possible sur la tridimensionnalité de l'ordre du monde, donc de l'homme ; donc sur la triplicité de l'Absolu (même si ces trois ternarités ne sont pas identiques). Il se trouve qu'elle l'a toujours fait, de différentes façons certes, chez tous ceux qui se sont réclamés de Socrate, car c'est lui qui, le premier, a entrevu qu'on ne pouvait penser le rapport de l'Un au Deux sans reconnaître un troisième terme intermédiaire. J'ai cherché à montrer, dans ma communication, que, avant Hegel, ce troisième terme n'était qu'exigé, et non pensé, parce qu'il n'est pensable que comme négation, de la négation qu'est le premier, l'Un, donc que comme Deux, c'est-à-dire affirmation d'un Troisième. Cela ouvre la voie d'une nouvelle manière de penser, d'une nouvelle dialectique, qui n'est plus que formellement logique, mais encore ontologique, ce qui, évidemment, heurte nos habitudes intellectuelles qui sont celles de l'entendement, qui sépare, comme vous, l'être et le non être (sur la base de la juste séparation de l'étant et du non étant confondus, pour cette raison avec les deux précédents), l'identité et la contradiction, au lieu

de seulement les distinguer pour mieux les réunifier par cette autonégation en quoi consistent les négations par quoi les concepts distincts se distinguent, ainsi que le fait la raison spéculative. Vous le dites d'ailleurs très bien en 5/6 mais, me semble-t-il, en accusant Hegel de rester prisonnier de l'entendement qui sépare... ce qui est le comble de l'injustice qui peut être commise à son égard.

Conclusion

Voilà donc, à mon avis, les points consistant en des malentendus, dont la levée nous mettrait d'accord. Il suffirait pour cela d'un retour, non antérieur à la Renaissance, mais simplement aux textes des auteurs concernés, vis à vis desquels vous êtes souvent par trop injuste. Nous obtiendrions alors des moyens de lutter contre ce mal spirituel qui vicie notre époque : l'aveuglement à la ternarité à tous les niveaux de l'étant, c'est-à-dire partout dans le monde. Comme cette lutte ne peut-être menée avec quelque chance d'efficacité qu'en s'accomplissant aussi au niveau extra-mondain, si vous préférez ontologique, vous comprendrez mon insistance sur la *ternarité* de l'être, sa triplicité, correspondant philosophiquement à la Trinité chrétienne, que seul Hegel a su pour le moment penser, à tout le moins, qu'il a seul pour le moment tenté de penser. À mon sens, si nous ne commençons pas par chercher à le comprendre en le lisant et le relisant, nous risquons, hélas, de passer des années à parler – et écrire – dans le vide.

Bernard Duquesne

(1) Bernard Duquesne est docteur en philosophie, et professeur honoraire de chaire supérieure...

(3) **Science et Foi** est l'organe du *Cercle Scientifique et Historique (CESHE)* dont le siège est : B.P. 1055 à 59011 LILLE CEDEX – Courriel : ceshe@chez.com – site internet : <http://www.chez.com/ceshe>.